

## Le rôle des discours dans l'apprentissage d'Indrek dans le tome II de *Vérité et Justice*

*The Place of Speeches in Indrek's Learning in the Second Volume of Truth and Justice*

*Kõnede roll Indreku õpingutes „Tõe ja õiguse“ teise köite põhjal*

Jules Bouton

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/efo/22076>

DOI : 10.4000/efo.22076

ISSN : 2275-1947

### Éditeur

INALCO

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2022

Pagination : 234-242

ISBN : 978-2-85831-436-2

ISSN : 0071-2051

### Référence électronique

Jules Bouton, « Le rôle des discours dans l'apprentissage d'Indrek dans le tome II de *Vérité et Justice* », *Études finno-ougriennes* [En ligne], 54 | 2022, mis en ligne le 07 décembre 2023, consulté le 26 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/efo/22076> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/efo.22076>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

# Le rôle des discours dans l'apprentissage d'Indrek dans le tome II de *Vérité et Justice*

**Jules BOUTON**

Université Paris-Cité, LLF, CNRS

**Mots-clés :** école, littérature estonienne, Tammsaare

*L'œuvre maîtresse d'A. H. Tammsaare, Vérité et Justice (1926-1933), suit, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, la vie d'Indrek, fils de paysans estoniens, de sa naissance jusqu'à son retour à la maison natale. Le cycle est savamment organisé en cinq parties, dont les quatre dernières rendent compte des épreuves morales successives d'Indrek (politiques, scolaires, religieuses, etc). Le deuxième tome voit l'arrivée d'Indrek en ville, où il se trouve confronté au tourbillon de l'école de M. Maurus, dans laquelle il se débat tant bien que mal avec ses propres interrogations existentielles. Cette brève note constitue un compte-rendu de l'ouvrage et un aperçu du rôle ambigu des discours et du savoir dans l'apprentissage tourmenté d'Indrek.*

Le second tome du cycle *Vérité et Justice* d'A. H. Tammsaare peut constituer une unité indépendante, tant l'histoire est resserrée autour d'un lieu, « l'école de première catégorie » de Monsieur Maurus où Indrek, le fils du vieux paysan Andres de Vargamäe, passe sa scolarité dans les années 1900. L'ouvrage se constitue donc au premier abord comme une peinture réaliste – et parfois parodique – de ce microcosme. À ce cadrage se greffe l'apprentissage d'Indrek, qui, davantage que culturel, est psychologique : découverte du mensonge, puis de l'amour, du deuil et de la pitié enfin.

À son arrivée à l'école, le jeune homme est d'abord confronté à un espace urbain inconnu, foisonnant et effrayant : les premiers chapitres sont ceux où l'argent est roi et le fils de paysan la dupe. « Honnête homme », comme le remarque M. Maurus, le fantasque directeur, il subit la malignité de ses condisciples (les

jeunes Lible et Tigapuu). La narration semble d'ailleurs occulter toute décision du personnage, qui évolue dans un univers mental vaporeux et « bourdonnant » (p. 56, p. 158<sup>1</sup>), jusqu'à ce qu'il prenne la décision d'étudier sérieusement. À ce moment, l'école devient le centre des événements.

Une galerie de portraits amenée avec beaucoup d'humour, décrivant tant des professeurs que des étudiants, donne la mesure du microcosme scolaire, image géopolitique des acteurs à l'œuvre en Estonie. Ainsi se superposent controverses linguistiques (entre l'estonien, l'allemand et le russe), culturelles et politiques. Le personnage de Slopachev est emblématique : professeur russe, il représente dans l'école estonienne l'autorité impériale. M. Maurus, « faux-allemand » pour reprendre les termes de Ramilda, la fille du directeur, promeut la culture allemande tout en rappelant à Indrek l'importance du peuple estonien et en se pliant servilement au pouvoir russe. Ces interactions, qui pour le lecteur constituent une splendide estampe de l'Estonie dominée du XIX<sup>e</sup> siècle, n'atteignent Indrek que superficiellement, qui écoute M. Maurus lui parler, en vrac, « du peuple estonien et du tsar russe, de Kalevipoeg, de Gogol et de Pouchkine, de Goethe et de Schiller » (p. 1 et 56).

Le jeune homme égaré intellectuellement mais studieux, dont la naïveté est représentée avec beaucoup de tendresse, fait alors une rencontre fondamentale avec la fille de M. Maurus. Ramilda (ou Miralda, puisqu'elle joue sans cesse sur son prénom) devient à ce stade un repère dans l'apprentissage d'Indrek. Cela peut surprendre : ce personnage est essentiellement double (son nom l'indique, sa popularité auprès des garçons de l'école aussi). Mais alors que les rencontres avec les différents professeurs (le Polonais Voïtinski, l'enseignant d'allemand Schulz) ou les inconnus (le vieux sieur Mäeberg, qui cherche à récupérer son argent) se multiplient et qu'Indrek fait face à une polyphonie de discours et de théories plus ou moins solides, Ramilda par ses conversations, mais surtout par la discrète passion qu'elle inspire à Indrek, devient un repère stabilisateur. Cette découverte de l'absolu, théorique (par l'enseignement) et pratique (par les premiers questionnements amoureux, avec Mille et Ramilda, par l'expérience du deuil et de la pitié), éloigne Indrek des études. Sur ce fond polyphonique qui emplit la conscience d'Indrek se découpe la question aiguë de l'éternel sans qu'une théorie précise, formulée et claire ne s'impose. Son retour temporaire à la ferme familiale, au milieu du livre, est également un retour réflexif sur sa vie passée : alors que la distance semble s'accroître avec la ferme de ses origines, celle-ci reste sans cesse présente dans sa perception du monde, par de régulières anamnèses.

---

1. La pagination citée est celle de la traduction française réalisée par Jean-Pascal Ollivry (TAMMSAARE, 2009-2010). Le lecteur francophone retrouvera les cinq tomes en traduction intégrale aux mêmes éditions. Pour le lecteur estophone, le texte original est aujourd'hui libre de droits et accessible gratuitement en ligne au format epub (par exemple sur le Wikisource estonien).

En fin de compte, la démission finale d'Indrek de toute religion est amenée à la fois par sa propre expérience du deuil (suite à la mort de Ramilda), de la pitié (dans la rencontre de la jeune handicapée Tiina) et du monde (rencontre avec Dame Vaarmann, la mère de Tiina et Mille, avec le sieur Mäeberg, discussions avec les divers enseignants) et par l'incapacité des enseignants à fournir un discours cohérent et limpide sur la religion. Paradoxalement, c'est l'échec de la théorie qui est acté ici. Ce vide laisse un vaste espace à l'auteur pour développer et amplifier la psychologie du personnage principal : le second tome est donc celui de l'échec de l'enseignement et d'une renaissance spirituelle d'Indrek.

La forte imprégnation théorique de ce tome du cycle *Vérité et Justice*, la multiplicité des discours plus ou moins cohérents, peuvent rappeler au lecteur que A. H. Tammsaare a été le traducteur de Dostoïevski. Les discours éperdus rappellent sans peine ceux des personnages des *Frères Karamazov* et les interrogations de l'écrivain russe, dont les croyances ont plus d'une fois varié. Ce souvenir n'est pas sans importance pour comprendre le rôle de la religion, les débats de l'homme face aux questionnements éternels et l'influence des théories modernes (comme le socialisme ou le darwinisme).

Il apparaît toutefois très vite que ces discours sont délégitimés, car minés par l'auteur qui les déforme dans l'imagination des personnages qui les rapportent. L'incohérence patente de certains « modèles » (à l'instar de Molotov, professeur de mathématiques, ou simplement de M. Maurus) participe aussi de cette décrédibilisation. Reste alors Indrek, seul, qui n'a que ces explications falotes pour comprendre son monde. À la différence de Dostoïevski qui propose des discours à la rhétorique et à la construction remarquables, Tammsaare ne laisse pas les discours prendre toute l'ampleur que l'on attendrait. Peu construits, volontairement décousus, ils ne mènent pas le lecteur à une conclusion et laissent souvent Indrek (qui n'a rien de la foi d'Aliocha) dans la perplexité. La focale des discours doit permettre d'identifier, non les théories auxquelles adhère ou n'adhère pas Tammsaare, mais plutôt la fonction de ces longs soliloques dans l'apprentissage d'Indrek. En somme, il s'agit de voir si l'absence de formalisme et de cohérence du savoir théorique n'est pas plus importante dans le roman que son contenu.

Le discours caractérise dans ses chevilles oratoires, ses tics, ses manières, les personnages, au point qu'il ne s'y déverse aucun savoir si ce n'est la connaissance de l'orateur. Ce qui naît de la succession des discours, c'est donc pour Indrek non des théories, mais des personnes, dont la rencontre constitue une expérience intérieure et enrichissante. Cette théorisation foisonnante mais improductive peut aboutir à une forme de déception et d'égarement du lecteur, déçu que les mots n'aient plus de sens : le narrateur prend toutefois soin de manipuler avec humour et tendresse les mots des uns et des autres, et la dévaluation en devient plus acceptable.

## Le discours-personnage

Les différents enseignants se caractérisent presque tous par des manies, des tics oratoires et surtout, un rythme débridé. On peut en somme dire que dans leurs propos, ils avancent davantage une image d'eux-mêmes qu'ils n'amènent un réel contenu scientifique. M. Maurus en est une bonne illustration : omniprésent, capable de longues digressions et prompt à mimer la proximité avec les élèves, il a souvent la parole. Mais celle-ci est, comme le fait remarquer Ramilda, pleinement fausse : d'une langue à l'autre (estonien, allemand, russe), il choisit un public précis et adapte son discours. Estophile avec Indrek, il est servile avec Slopachev mais vante la culture allemande lors de ses sermons. Mais ses discours de colère à la 3<sup>e</sup> personne, caricaturaux, rendent bien mieux ses lubies, en particulier, la question de la folie, du mensonge et de la patrie. Ces trois points soulignent des tendances de fond dans le personnage de M. Maurus. Les théories farfelues qu'il amène remplissent surtout le récit et apportent parfois du pittoresque. Le vrai M. Maurus ne se révèle que quand il s'adresse brièvement (et sereinement) à Indrek, p. 457, quand ses questionnements profonds sur la folie et la vieillesse s'expriment enfin. C'est à n'en pas douter dès le début ce qui ressortait du personnage, mais il a fallu attendre la fin du roman pour qu'Indrek trouve un égal dans ce « vieillard grisonnant qui avait comme perdu pied en traversant le marais de la vie » (p. 458). C'est le personnage « quelconque » (p. 458), dans sa simplicité, qui est comme nous l'avons montré plus haut, le seul à pouvoir apporter quelque chose au héros. Dans le roman psychologique, il semble que le personnage ne puisse exister qu'en étant, par le jeu des événements, exposé quelques instants dans sa franchise. Le personnage coloré et flamboyant n'amène que des discours creux et n'existe pas dans le champ psychologique.

Le caractère cosmopolite de l'école de M. Maurus y amène un grand nombre de personnages. Leur description, qui s'étale souvent sur un paragraphe entier constitue un élément intéressant dans l'apprentissage d'Indrek. Comme M. Maurus, ils existent d'abord dans les longues déclamations qu'ils peuvent être amenés à faire. Curieusement, pour être de quelque importance, il faut ou enseigner dans une salle de classe, ou bien retenir l'attention en dehors de l'espace scolaire par de grands discours dans les dortoirs ou les couloirs. Par eux arrivent des théories déformées comme celles du jeune anglais Zolotarski (Nietzsche et Darwin). On assiste en ce sens à une effervescence théorique à la fin du roman, illustrée par l'arrivée massive de nouveaux enseignants (Koulebiakov, professeur d'histoire, ou Miilinõmm, un ancien élève de retour). En réalité, on en trouvait les prémices avec Timusk et Koovi, deux piliers de l'école, peut-être les plus cohérents de tous, au début du roman. Mais la narration, bien construite, rejette ces problèmes à plus tard : « Il s'écoulerait des années avant qu[e les problèmes du monde et de Dieu] ne reviennent le tracasser » (p. 103). Le premier crime de l'école est donc d'empêcher le questionnement chez Indrek et le début de dialogue socratique auquel

Timusk l'amenait. Ce qu'on pourrait qualifier de « retour de la théorie » échoue, car il manque la figure qui accompagnerait l'apprentissage d'Indrek, alors même que fourmillent les personnages emblématiques. Le contenu seul ne suffit plus à apprendre.

À côté des discours, pas toujours construits, mais compréhensibles comme un bloc, le roman présente un certain nombre de débats à deux voix, tout particulièrement entre Slopachev et Voïtinski, Miilinõmm et Koovi et enfin dans le chapitre 26 (la réception de Voïtinski). La remarque de Koovi quant à ce débat d'anthologie est très pertinente : « Et l'homme éternel, cette invention de soulographes... » (p. 354). De « soulographes », soit des soulardes, qui s'engagent dans des discussions théoriques et passionnées. Cette ivresse permanente des professeurs russes rend d'ailleurs tout débat assez vain et effrayant d'incertitude, d'incohérence, avec des enchaînements sans queue ni tête et des théories incompréhensibles (ainsi « l'explosion de la Terre comme maximum »). Cette soulographie n'apporte pas plus de réponses à Indrek que les cours : la parole, bien qu'exponentielle et démesurée, est creuse. Mais elle a la vertu de rendre perceptible et tangible aux spectateurs attentifs la détresse et l'ivresse des enseignants dans les questions de l'éternel. C'est d'ailleurs tout ce qu'Indrek en retire : un attrait (vain) pour l'éternel. Il faut là aussi une prolepse pour annoncer la prise de conscience du « combat furieux que l'éternel et l'éphémère se livraient aussi dans le cœur de chaque homme, y compris le sien » (p. 354). Cette débâcle du savoir dans l'alcool permet à Indrek d'accéder, contre toute attente, aux questionnements les plus profonds et de passer du statut de spectateur effaré à celui de participant inquiet et curieux. La prise de conscience qu'il ne trouvera de réponse que de lui-même et en lui-même n'intervient qu'avec la mort tragique de Ramilda, à la fin du livre.

## Révéler et relativiser la vanité des mots

Outre l'incompréhension et l'état d'hébétude dans lequel ces récitals laissent Indrek, ils sont minés par les lexies que le narrateur se plaît à reprendre dans la bouche d'un personnage pour les remodeler, les citer ou les parodier. Ce procédé d'anaphore trouve une première explication au chapitre 3, centré sur les notions de « livre » et « mot ». La présentation du jargon des élèves (« l'esprit », p. 34 ; « la Sibérie », p. 32 et « le sommet de l'aube », p. 33) est l'occasion parfaite pour questionner ces dénominations. Ainsi « le livre » devient-il dans la bouche de Liblé le « chou », puis « la vieille loque », avant de devenir « la ruine » (p. 41) dans celle du directeur, tandis que l'Écriture sainte devient « le chou de prière » (p. 40). Le narrateur reprend complaisamment ces vocables qui entrent en résonance avec les problèmes concrets de « la nourriture [qui n'en est pas] » (p. 37). La fascination ancienne d'Indrek pour le mot « *mensa* » trouve ainsi un double

écho alimentaire (avec le chou, qui remplace les repas de Liblé). Comiquement, c'est M. Vihalepp qui insiste sur la force du mot par sa fidélité au texte biblique. Quel effet dans l'apprentissage d'Indrek ? D'abord une dégradation immédiate du livre face à l'argent et surtout face à la nécessité matérielle et au plaisir de la nourriture, ensuite une remise en cause fondamentale de toute parole : la valeur démesurée accordée au mot biblique par M. Vihalepp, la chute du livre (objet sacré pour le jeune Indrek) consacrent la défaite de la religion (réduite ici au formalisme) et le triomphe de l'argent, seule valeur d'échange définitivement fixe et stable. Le jeu à plusieurs ressorts sur le *mot* (symbole du savoir ici et non de la sagesse) attire l'attention du lecteur sur ce qui compte vraiment en ce début de roman : l'argent.

Les paroles des différents personnages donnent souvent l'impression d'un rendu réaliste et littéral, d'une citation incluant toutes les nuances, tous les tics et toutes les manies de l'orateur : un effet de réel donc. Mais à côté du récit, le narrateur reste libre de faire ce qu'il veut à partir de ce qui est dit par ses personnages. Les segments encadrant les discours sont l'occasion de résumés synthétiques qui mettent en évidence l'absurdité du propos. Ainsi p. 213, quand la phrase judicieusement antéposée, « [M. Maurus] estimait que Laane n'avait pas interprété l'Écriture sainte correctement en disant que Dieu avait été le premier voleur », vient anéantir tout le sérieux potentiel du sermon. De fait, sont mis côte-à-côte un discours d'ordre théologique (« interprété l'Écriture sainte ») et une interprétation « de comptoir » de la Bible (« en disant que [...] »). L'imbrication astucieuse des discours rapportés donne sa saveur à l'ironie. Ce faisant, la parole religieuse est une nouvelle fois vidée de sa pertinence, puisque applicable au tout venant.

Un autre procédé marquant du style de l'auteur consiste à opposer aussitôt après un sermon la réalité de l'état psychique d'Indrek à celui que son interlocuteur présuppose, en jouant donc sur une citation littérale des propos ou de l'attitude du récitant. L'exemple de la page 158 reprend une attitude de M. Maurus :

[...] dit M. Maurus, en riant comme si tout cela n'avait été qu'une blague. Mais Indrek ne prit pas du tout cela comme une blague. De jour en jour grandissait en lui la sensation qu'il se débattait dans quelque borborygme qui menaçait de l'engloutir<sup>2</sup>.

M. Maurus oppose ici des théories géopolitiques puis part en riant : comme si toute science, tout savoir n'était que badinage. On assiste à une délégitimation interne au discours, de la part d'enseignants qui perçoivent sans doute leur vanité ou n'ont pas le courage de mener à leur terme leurs théories. Il en résulte que tout savoir n'est que frivolité, là où Indrek cherche une sagesse profonde (« il ne prit

---

2. *Ibid.*, p. 158

pas du tout cela comme une blague ») : l'école elle-même ne croit pas en la force de ses enseignements. Ces courtes sections, dont il est impossible de faire ici l'inventaire, renseignent souvent bien plus que les discours eux-mêmes, car elles renvoient à l'état d'esprit d'Indrek. Ce-dernier devra donc trouver ailleurs sa sagesse : auprès des théories de Ramilda, de la simplicité de Tiina, de son expérience de la ferme qui ressurgit par anamnèse régulière en écho au présent. Ce sont ceux qui n'ont pas ou plus de légitimité au savoir (son frère, Voïtinski, Molotov – mais seulement après sa fuite – ou encore le vieux voisin Pearu) qui lui apporteront le plus, parce qu'ils témoignent d'une expérience ou sont l'occasion d'une expérience personnelle.

## La confrontation des théories

Rétrospectivement, si les discours des enseignants et des « Messieurs » ont été pour Indrek infructueux, il apparaît qu'un ensemble de rencontres tout au long du roman ont eu un poids bien plus important. Il s'agit en particulier de ceux que l'on pourrait appeler « les inconnus », c'est-à-dire des personnages qui en dehors de toute légitimité professorale parlent avec Indrek en pleine franchise. On pourrait citer au rang de ceux-ci M. Schultz, lorsqu'Indrek le rencontre au cimetière, M. Maurus après la mort de Ramilda, Voïtinski au sauna, etc. Ces rencontres apportent « tristesse et nostalgie » (p. 412), et sont des moments où se révèle à Indrek un personnage dans son intimité la plus simple. Par un procédé d'anamnèse que le roman français associe inévitablement à Proust, il arrive à plusieurs reprises qu'un personnage se rende compréhensible à Indrek par un écho avec le passé. Ainsi de M. Schultz, dans lequel Indrek revoit le vieux chien battu au premier tome. Cette image du vieux chien devient réciproquement une clef de compréhension, un filtre par lequel Indrek comprend M. Schultz : « Il croyait voir encore maintenant ses yeux luisants ». Ces moments se caractérisent aussi par leur unicité, leur impossible reprise. Souvent le « charme disparut » (p. 412) aussitôt après : ainsi le cimetière devient-il sans intérêt, le sourire de la jeune fille qui l'accueille également : « s'il lui revenait en mémoire, cela le laissait absolument indifférent » (p. 313). Il semble donc que ces moments sont uniques, pas tant parce qu'ils sont ensuite irrémédiablement passés, que parce qu'au présent ils acquièrent une profondeur remarquable (par la remémoration du passé à travers eux et la rencontre d'un être humain dans sa simplicité). C'est aussi pour cela que par la suite le lieu ou la personne concerné perd tout charme : s'étant entièrement révélé, il n'a plus rien d'inconnu. Cet enseignement silencieux, qui s'accompagne de longs monologues souvent sincères, est probablement plus important pour Indrek que tout enseignement cadré : à ce moment se révèle une forme de nature humaine ou une conscience de ce que vivent les hommes. Le narrateur lui-même

ne revient que rarement dessus : ils ne sont qu'un moment, infiniment bref, mais infiniment important.

Les discussions et les lettres de Ramilda-Miralda ont un caractère tout autre. D'abord parce que c'est un personnage incertain. D'un âge sans doute proche de celui d'Indrek, elle est dans la même situation d'apprentissage que lui. Surtout, elle semble aussi volubile que peu constante dans ses opinions et prête à ne pas toujours dire directement ce qu'elle pense et sait. Ainsi interroge-t-elle : « Vous comprenez ce que je veux dire ? Moi-même je crois que non [...] » (p. 436) ; ou encore : « J'ai promis de vous envoyer mon adresse, vous vous en souvenez ? Ce n'était pas vrai bien sûr » (p. 459). Pour autant, Indrek est sans doute amoureux d'elle, mais sans jamais être certain de quoi que ce soit (en premier lieu parce qu'il semble bien au début que tous les garçons de l'école soient dans le même état !). Et c'est ce sentiment (peut-être réciproque ? Ce n'est jamais limpide) qui amène Ramilda à se confier de plus en plus à lui. La conscience de l'écart social, de l'impossibilité de savoir s'il la recroisera jamais et les théories oscillantes de Ramilda font de cette conversation une relation privilégiée car impossible. Ramilda peut alors apporter à Indrek ce quelque chose qui dans le roman met à mal toutes les théories (religieuses, socialistes ou darwinistes). Comme elle le résume à propos du darwinisme : « à quoi lui ont servi toutes ces connaissances s'il a laissé échapper le plus simple et le plus important : l'animal qui n'évolue pas ? » (p. 438). Si cet « animal » est le « faux-allemand », donc le bourgeois qui se ment, l'homme qui refuse le monde et le réel, « [la] race humaine qui ment, en pleine connaissance de cause, du berceau jusqu'à la tombe » (p. 437), on peut sans doute considérer que Ramilda échafaude l'une des seules théories consistantes du roman, car fondée sur l'expérience sincère et franche de la société, dans le dépassement de toute science. Sans doute apporte-t-elle à Indrek la capacité de penser par lui-même et à nouveaux frais toutes les questions profondes et réelles.

La mort de Ramilda est donc un choc puissant, le premier évènement qui ébranle toutes les certitudes d'Indrek : là où tous les discours professoraux avaient échoué, l'épreuve intime est un raz-de-marée. À cela s'ajoute un enseignement véritable, celui du vieil astronome sur la colline, qui observe, constate et fait rêver. Alors seulement Indrek est à même, peut-être pour la première fois du roman, d'exprimer une opinion : « Si j'ai déjà ma propre opinion face à monsieur Koovi, je ne suis pas si misérable que ça. » (p. 492). Ce que l'École a échoué à faire, c'est Ramilda qui l'a apporté à Indrek.

## Le rôle des discours dans l'apprentissage d'Indrek

On pourrait résumer cet épisode scolaire dans la vie d'Indrek comme un voyage en deux temps : une chute (dévaluation du mot et apprentissage du mensonge,

jusqu'à la page 152 : « Avant je ne mentais pas, c'est ici que j'ai appris », suivie de la recherche, rédemptrice, éperdue et incomplète, d'une (ou de la) Vérité. Cette recherche n'aboutit pas pleinement : la rencontre de Tiina n'est peut-être qu'un début de résolution. D'autant que dans les tomes suivants, Indrek aura une attitude étrange à son égard, la reconnaissant à peine. Ce n'est que dans le dernier tome qu'il accepte l'amour de Tiina, à Vargamäe, clôturant ainsi le cycle ouvert dans le premier tome. Dans le long parcours d'Indrek, il est paradoxal et fondamentalement pessimiste que l'école soit ce lieu où se dissolvent son honnêteté et ses certitudes, dans une avalanche de théories fantasques. À l'inverse, il est profondément humaniste et optimiste d'écrire que la rencontre de ses semblables et le questionnement individuel induit par l'expérience du monde révèlent l'homme et font naître en lui la passion de la Vérité et de la Justice.

## Bibliographie

TAMMSAARE A. H., 2009-2010, *Vérité et Justice*, trad. OLLIVRY Jean Pascal, tomes 1 à 5, Gaïa, Larbey.

---

### The Place of Speeches in Indrek's Learning in the Second Volume of *Truth and Justice*

**Keywords:** Estonian literature, school, Tammsaare

A. H. Tammsaare's masterpiece, *Truth and Justice* (1926-1933), follows the late 19th and early 20th century life of Indrek, the son of Estonian farmers, from his childhood to his return to his birthplace. The cycle is organised in five parts, the last four of which reflect the successive moral ordeals he has to confront, be they political, cultural or religious. In the second part, the author depicts Indrek's arrival as a child in the town, where he is left at the turbulent school of Mr Maurus. Here he struggles with his own existential questionings. This short text offers a brief summary of the book and an overview of the ambiguous role of speeches and knowledge in Indrek's troubled learning.

---

### Kõnede roll Indreku õpingutes „Tõe ja õiguse“ teise kõite põhjal

**Märksõnad :** eesti kirjandus, kool, Tammsaare

A. H. Tammsaare meistriteos „Tõde ja õigus“ (1926–1933) jälgib 19. sajandi lõpul ja 20. sajandi alguskümnenditel ühe eesti taluniku poja, Indreku elu alates lapsepõlvest kuni sünnikohta tagasipöördumiseni. Romaanitsükkel koosneb viiest osast, millest viimased neli kajastavad Indreku moraalseid katsumusi (poliitika, usu, hariduse jt valdkondade lõikes). Tsükli teises osas jõuab Indrek linna ning satub õppima härra Mauruse kooli. Selles pulbitsevas keskkonnas püüab ta oma eksistentsiaalsete küsimustega vaevaliselt hakkama saada. Käesolevas lühiartiklis esitatakse raamatu kokkuvõte ning ülevaade sellest, kuidas kõnedel ja teadmiste omandamisel oli Indreku vaevrohkes õppimises kahetine roll.